

très studieux; et comme mon père a pris maison, je ne puis pas venir souvent. — Convenez-vous que j'ai raison? — Oui, j'en conviens, et je tiens pour certain que vous ne venez pas parce que vous ne pouvez pas sortir. — Pourquoi punissez-vous cet enfant? — Je le punis parce qu'il ne m'obéit pas, et qu'il salit son linge (ses hardes). — Si nous salissons nos livres, le maître va nous punir. — Je salis toujours les miens, et il ne me punit pas. — Qui vous punit? — Mon père, quand je ne lui obéis pas. — Messieurs, je vous avertis que le maître vient. — Ce médecin guérit-il tous ses malades? — S'il ne les guérit pas tous, il en guérit beaucoup. — Nous guérissons tous les nôtres. — Les guérissez-vous tous? — Les bons médecins guérissent toujours leurs malades. — Vous salissez mes gants. — Comment puis-je les salir, ils sont dans votre chapeau? — Ne les apercevez-vous pas. — Oui, à présent je les aperçois. — Recevez-vous beaucoup d'argent de Pierre? — Pas beaucoup : il me doit encore quatre cents francs — Il doit à tous ses amis : il me doit deux cent-cinquante francs. — Combien devons-nous à notre marchand de drap? — Je lui dois quatre-vingts francs; et vous? — Je ne lui dois rien. — Découvrez-vous (des) quelques dames dans ce bois-là? — Oui, j'en découvre; elles sortent du bois et elles se promènent au bord de la rivière. — Pourquoi punissez-vous votre domestique? — Parce que, quand il reçoit des lettres pour moi, il les salit toujours. — En recevez-vous beaucoup? — J'en reçois quelques-unes de ma sœur. — J'en aperçois quelques-unes sur la table, d'où viennent-elles? — Elles viennent de Paris, j'en reçois une tous les jours. — Pouvez-vous conjuguer le présent de l'indicatif des verbes en oir? — Oui, je les conjugue avec mon maître.

---

23<sup>e</sup> Exercice.

Qui est-ce qui répand le vin? — Pierre le répand. — Pierre, pourquoi répandez-vous le vin? — Je ne le répands pas. — Ré-

pandez-vous votre encre sur vos hardes? — Je ne la répands pas sur mes hardes, je la répands sur mon papier. — Prenez garde! vous répandez tout le vin. — Mais, monsieur, est-ce que je le répands sur votre linge? — Pourquoi ne me répondez-vous pas? — Je ne vous réponds pas parce que vous ne me parlez pas. — Vendez-vous toutes vos marchandises? — Je ne les vends pas toutes, mais j'en vends beaucoup. — Et dans la boutique du voisin, vend-on beaucoup? — On vend comme ça; ses marchandises sont mauvaises. — Répondez-vous à vos lettres? — Je réponds à celles de ma sœur. — Me répondez-vous quand je vous parle? — Oui, monsieur, toujours. — Me répondez-vous en français? — Quelquefois, mais pas toujours. — Prenez garde! ce chien mord! — Il mord? — Oui: mais il ne mord que les mendiants. — Ce livre vous plaît-il? — Il me plaît. — Mesdames, les fleurs de mon jarlin vous plaisent-elles? — Elles nous plaisent beaucoup: elles sont très belles. — Plaisent-elles à cette demoiselle? — Je ne sais si elles lui plaisent; mais elles me déplaisent beaucoup. — Cet auteur vous plaît-il? — Non, il ne me plaît pas. — Pourquoi vous déplaît-il? — Parce qu'il a beaucoup de vanité. — Et les hommes vains ne vous plaisent pas? — Pourquoi vous taisez-vous? — Je me tais parce que je ne veux pas perdre mon temps à parler. — Perdez-vous votre temps à mordre cette pomme? — Je ne la mords pas. — Qui la mord? — Cette petite fille. — Vous plaisez-vous en France? — Oui, je m'y plais beaucoup. — Où vous plaisez-vous mieux, à Paris ou à Madrid? — Paris me plaît, mais Madrid me plaît mieux, parce que j'y ai beaucoup d'amis. — Connaissez-vous ces demoiselles? — Oui, je les connais, elles sont Françaises. — En connaissez-vous beaucoup? — J'en connais quelques-unes. — Cet homme se connaît-il en drap? — Oui, il s'y connaît; il est marchand de drap. — Votre ami se connaît-il en peinture? — Non, il ne s'y connaît pas: il n'est pas peintre. — Vous connaissez-vous en musique? — Nous nous connaissons en musique et en peinture. — Connaissez-vous le monsieur qui est dans le salon? — Je ne le connais pas. — Oui, vous le connaissez. — Je ne le reconnais pas. — Antoine! Antoine! — Qui m'appelle?

— Votre ami. Pierre ne vous reconnaît pas. — Ne me reconnaissez-vous pas? — Si fait, à présent je vous reconnais. — Vous ne paraissez pas satisfait. — Je ne parais pas satisfait parce que je ne le suis pas. — Est-ce que je connais la cause de cela? — Non, vous ne la connaissez pas encore.

---

24<sup>e</sup> Exercice.

Qui ce maître instruit-il? — Il instruit les fils du négociant. — Et vous, messieurs, qui instruisez-vous? — Nous instruisons les pauvres. — Les instruisez-vous gratis? — Oui, nous les instruisons gratis : les pauvres de la paroisse reçoivent leur instruction gratis. — Comment se conduisent-ils? — Ils se conduisent très bien, et apprennent beaucoup. — Combien de professeurs les instruisent? — Tous ceux du collège. — Mes fils se conduisent-ils bien au collège? — Ils se conduisent très bien. — Conduisez-vous ces dames par le pont? — Non, monsieur, nous les conduisons par le bord de la rivière. — Vous instruisez-vous vous-même? — Oui, je m'instruis moi-même. — Et comment vous instruisez-vous vous-même? — J'ai de bons livres, je les étudie beaucoup, et je m'instruis ainsi. — Et réduisez-vous votre instruction à lire de bons livres? — Oui, monsieur, je la réduis à cela, et ainsi je reçois mon instruction gratis. — Plaignez-vous ceux qui ne reçoivent pas d'instruction? — Oui, je les plains; mais ici personne ne se plaint de ne pas recevoir d'instruction. — Plaignez-vous ces malades? — Oui, nous les plaignons. — Ils se plaignent beaucoup du médecin de l'hôpital. — Et pourquoi se plaignent-ils de lui (s'en plaignent-ils)? — Parce qu'il ne les guérit pas. — Vous plaignez-vous de quelqu'un? — Je ne me plains de personne, mais mon frère se plaint de son domestique. — Quelqu'un se plaint-il du mien? — Nous, monsieur, nous nous plaignons de lui. — Ne se conduit-il pas pas bien avec vous? — Non, monsieur. — Pourquoi le souffrez-vous? — Nous ne le souffrons pas; mais

nous vous plaignons d'avoir un domestique si mauvais. — Peignez-vous à l'huile? — Non, je ne peins pas; mais mes frères peignent à l'huile. — Que peignez-vous? — Nous peignons un tableau pour un négociant de Londres. — Teignez-vous beaucoup de drap? — Oui, j'en teins beaucoup. — Et la soie, la teignez-vous aussi? — Non, monsieur, mais je la fais teindre. — Le noir vous plaît-il autant que le rouge? — Le noir me plaît davantage: il est plus à la mode. — Le rouge est aussi à la mode. — Oui, mais le noir me plaît davantage. — Vos voisines sont-elles aimables? — Oui, mais les vôtres le sont davantage. — Les miennes vous plaisent-elles plus que les vôtres? — Oui, elles me plaisent davantage. — Pierre, votre maître est-il à la maison? — Non, monsieur, il vient de sortir. — A quelle heure est-il à la maison? — Je ne sais pas, car il ne fait que sortir. — Sort-il beaucoup à présent? — Oui, monsieur, tous les jours il sort davantage. — Pourquoi punissez-vous cet enfant? — Je le punis parce qu'il ne fait que jouer. — N'étudie-t-il pas? — Non; je viens de lui donner un bon livre, mais il ne veut pas l'ouvrir. — Est-il paresseux? — Il n'aime pas l'étude; le jeu lui plaît davantage. — Venez-vous de recevoir ce drap bleu? — Je viens de le recevoir à présent même. — Le bleu est-il à la mode? — Oui, monsieur.

---

25<sup>e</sup> Exercice.

Antoine, avez-vous étudié votre leçon? — Je ne l'ai pas encore étudiée. — Pourquoi ne l'avez-vous pas étudiée? — Parce que je n'ai pas encore fini mes verbes. — Ne les avez-vous pas encore finis? — Non, monsieur, parce que je suis sorti ce matin. — Avec qui êtes-vous sorti? — Avec personne. — Qui a ouvert cette porte? — Le domestique l'a ouverte. — Pierre, nos amis sont-ils venus? — Oui, ils sont venus, mais ils sont partis à deux heures. — Leur avez-vous offert quelque chose? — Je leur ai offert du pain, des fruits et de l'eau. — Êtes-vous sorti avec eux? — Non, je ne suis

pas encore sorti de la maison. — Qu'est-ce que le médecin a donné à ces dames ? — Je ne sais pas ce qu'il leur a donné, mais il les a guéries. — M'avez-vous parlé ? — Non, monsieur ; je n'ai pas ouvert la bouche. — Avez-vous reçu vos lettres ? — Je ne les ai pas encore reçues. — Jean ! — Monsieur. — Mes lettres sont elles venues ? — Oui, monsieur, je les ai reçues ce matin. — Les avez-vous ouvertes ? — J'ai ouvert les miennes, personne n'a ouvert les vôtres. — Avez-vous reçu les livres que vous avez achetés ? — Oui, nous les avons reçus. — Les avez-vous donnés à votre cousine ? — Nous ne les lui avons pas encore donnés. — Avez-vous dû beaucoup d'argent à votre tailleur ? — Je lui ai dû cinq cents francs. — Les lui avez-vous dus longtemps ? — Trois semaines ; mais il a déjà reçu son argent. — Les cinq cents francs ? — Oui, il les a reçus. — Quand les a-t-il reçus ? — La semaine passée. — Vos élèves ont-ils su leurs leçons ? — Oui, monsieur, ils les ont sues. — Les ont-ils sues hier ? — Non, hier ils ne les ont pas sues. — Qu'avez-vous aperçu dans le jardin ? — Vos enfants. Je les ai aperçus quand je suis parti. — Les avez-vous aperçus dans la rue ? — Non, monsieur. — Avez-vous conçu mon idée ? — Je ne l'ai pas conçue, mais j'ai aperçu le piège. — Le piège ! — Oui, le piège, je l'ai aperçu. — Avez-vous beaucoup vendu aujourd'hui ? — Comme ça, je n'ai pas autant vendu que vous. — Je n'ai pas vendu toutes mes marchandises. — Non ? Et les nouvelles, ne les avez-vous pas vendues ? — Oui, je les ai vendues. — Qu'avez-vous perdu ? — J'ai perdu le livre que vous m'avez donné. — Où l'avez-vous perdu ? — Dans la rue. — Quelqu'un s'est-il plaint de moi ? — Oui, les dames B. se sont plaintes de vous. — Pourquoi se sont-elles plaintes ? — Elles se sont plaintes parce que les tableaux que vous leur avez vendus ne sont pas bien peints. — Mes nouvelles idées ne vous ont-elles pas plu ? — Elles ne m'ont pas plu, mais je n'ai rien dit. — Qui vous a instruit de cela ? — Un monsieur que vous avez connu à Madrid. — Qu'est ce monsieur. — Je vous ai déjà répondu.

26<sup>e</sup> Exercice.

Que me dites-vous quand je suis paresseux ? — Je vous dis, soyez studieux, apprenez vos leçons, écrivez vos exercices, et faites une composition. — Venez avec moi. — Où ? — Au jardin. — Je ne puis pas y aller à présent, j'ai quatre lettres à écrire. — Bien, écrivez-les. — Prêtez-moi vos plumes. — Prenez-les, elles sont sur la table. — Ayez la bonté de me les donner. — Parlez-moi français. — Je ne le sais pas. — Apprenez-le. — Je ne peux pas. — Ne dites pas cela. — Je le dis parce que je n'ai pas de grammair. — Eh bien, prenez la mienne, — Merci. Où est-elle ? — La voici. — Voici la première leçon, étudiez-la ; le verbe avoir, apprenez-le ; la conversation, lisez-la ; et les exercices, écrivez-les. — Parlez-moi de vos amis. Comment se portent-ils ? — Ils se portent bien. — Voici deux lettres qu'ils m'ont écrites. — Lisons-les. — Avec beaucoup de plaisir. — Pouvons-nous aller au jardin pour les lire ? — Oui, allons-y, et promenons-nous-y avant de lire les lettres. — Pierre, viens-y avec nous. — N'y allez pas à présent. — Si tu ne veux pas venir avec nous, vas-y seul, et promènes-y toi sans nous. — Avez-vous vu les fils du poète ? — Ne n'en parlez pas. — Puis-je en parler à Pierre ? — Oui, parlez-lui-en. — Louis désire vous parler. — Dites-lui que je ne peux (puis) pas lui parler à présent, mais ne lui dites pas où je suis. — Donnez-lui cette lettre, mais ne la lui donnez pas s'il n'est pas seul dans sa chambre. — Allez chez le médecin, donnez-lui ces fleurs et dites-lui qu'elles sont pour sa fille. — Voici du papier pour écrire vos lettres ; écrivez-les, et donnez-les-moi, car je veux les lire. — Que nous dit le maître ? — Il nous dit : Messieurs, soyez attentifs, étudiez vos leçons, écrivez vos exercices, et ne venez pas si tard. — Donnez-moi mes gants. — Je ne sais pas où ils sont. — Ils sont dans mon chapeau. — Donnez-les-moi. — Voici deux leçons, étudiez-les ; mais ne les étudiez pas dans ma chambre. — Dites cela à mon père. — Dites-le-lui aujourd'hui. — Faisons quelque chose. — Oui, faisons une composition. — Bien, faisons-la à présent. — Non,

écrivons les verbes. — Quels verbes voulez-vous écrire ? — Les impératifs des verbes de la leçon. — Bien, écrivez-les; ne les écrivez pas à présent, promenons-nous un peu dans le jardin. — Promènes-y-toi; moi, je ne veux pas sortir de la chambre.

### 27<sup>e</sup> Exercice.

Parlez-vous à cet homme ? — Oui, je lui parle. — De quoi lui parlez-vous ? — Je lui parle des pauvres de notre village. — Lui parlerez-vous de mon frère ? — Oui, je lui en parlerai. — Quand lui en parlerez-vous ? — Ce tantôt. — Avez-vous étudié votre leçon ce matin ? — Non, monsieur; mais je l'étudierai ce tantôt. — Fort bien (très bien). Étudiez le futur des verbes. — Je l'étudierai. — Parlez-vous au médecin aujourd'hui ? — Je l'enverrai chercher, et je lui parlerai du pauvre malade qui est à l'hôpital. — S'il a besoin d'argent, donnez-lui-en. — Il n'en a pas besoin, car je lui en ai donné hier. — Le maître vous donnera-t-il une autre grammaire ? — Oui, il m'en donnera une autre. — L'enverrez-vous chercher ? — Non, moi-même j'irai la chercher. — Savez-vous si votre frère donnera du pain à ces pauvres ? — Hier il leur a donné du pain, et il leur donnera des habits aujourd'hui. — Allons les voir ce matin, et s'ils ont besoin d'argent, nous en leur donnerons nous-mêmes. — Louis, irez-vous au bal ce soir ? — Je ne sais pas si je pourrai y aller; mais mon frère ira avec vous. — Venez aussi. — Je ne puis pas, parce que je passerai la soirée chez N. — Serez-vous chez vous à sept heures ? — Oui, car je n'irai pas chez N. avant neuf heures. — Serez-vous ici demain matin ? — Oui, je resterai ici jusqu'à onze heures. — Je viendrai demain, et, si vous voulez, nous irons nous promener. — Oui, venez; nous nous promènerons près du moulin. — Aimez-vous cette promenade ? — Oui, elle me plaît beaucoup (je l'aime beaucoup). — Nous passerons par le pont et nous irons au village. — Oh ! nous aurons beaucoup de plaisir ! — Nous avons eu une nuit très pluvieuse,

nous ne pourrons pas sortir ce matin. — Eh bien, nous resterons à la maison. — Je ne suis pas venu ici pour rester à la maison. — La matinée sera belle, sortons. — Quand auro ns-nous le plaisir de voir vos filles ? — Mesdames, le plaisir sera tout pour elles. — Aiment-elles la musique ? — La musique leur plaît, mais elles préfèrent la peinture. — Et les fleurs, leur plaisent-elles ? — Toutes les dames aiment les fleurs. — Ont-elles encore des maîtres ? — Oui, elles ont encore besoin de prendre des leçons. — Viendront-elles passer la soirée avec nous ? — Elles n'auront pas ce plaisir aujourd'hui, j'ai besoin d'elles ce soir à la maison. — Ne restez-vous pas avec nous ? — Je ne puis pas, avoir ce plaisir; on a besoin de moi ce soir à la maison. — Venez demain matin, nous avons besoin de vous parler. — Je serai ici demain à huit heures.

### 28<sup>e</sup> Exercice.

Jean, quand sortirez-vous ? — Je ne sortirai pas aujourd'hui. — Et vos frères, sortiront-ils ? — Ils finiront leurs exercices et ensuite ils sortiront. — Qui sortira avec eux ? — Mes cousins. — Sortiront-ils de la ville ? — Ils n'en sortiront pas. — Lequel de ces deux livres choisirez-vous ? — Nous choisirons la grammaire. — Voici des portecrayons d'or et d'argent, en choisirez-vous un ? — J'en choisirai un d'or pour ma sœur. — Partez-vous déjà ? — Je ne pars pas encore, mais je partirai bientôt. — Ouvrirai-je les fenêtres ? — Madame, je ne le souffrirai pas. — Qui les ouvrira ? — Nous les ouvrirons. — Bien, ouvrez-les. — Sortons de la chambre. — Par où sortirons-nous ? — Par la porte. — Non, sortez par la fenêtre. — Cet enfant souffrira-t-il beaucoup ? — Il ne souffrira pas, mais ses frères souffriront beaucoup. — Me retiendrez-vous longtemps dans la boutique ? — Je ne vous retiendrai qu'une heure. — Retiendrez-vous les paroles du maître ? — Oui, nous les retiendrons. — Et le mot composition, le retiendrez-vous ? — Je le retiendrai, mais je ne sais pas si mes amis le retiendront. — Nous

le retiendrons aussi. — Obtiendrez-vous un bon emploi? — Oui, j'en obtiendrai un chez un riche négociant. — Quand l'obtiendrez-vous? — Bientôt. — Viendrez-vous ici ce tantôt? — Je ne viendrai pas cet après-midi, mais je viendrai demain matin. — Quand votre père reviendra-t-il de la campagne? — Il reviendra demain. — Vos frères reviendront-ils avec lui? — Ils ne reviendront pas avec lui. — Qui reviendra avec lui? — Son domestique. — Vous souviendrez-vous de ma commission? — Oui, monsieur, je m'en souviendrai. — Quand recevrez-vous de l'argent? — Je n'en recevrai ni aujourd'hui ni demain. — Recevrez-vous beaucoup de lettres? — Nous en recevrons cinq : deux de notre père et trois de nos sœurs. — Les recevrez-vous ce soir? — Pas ce soir; demain matin. — Quand cet enfant aura-t-il sa grammaire? — Il l'aura bientôt. — Et vous, quand aurez-vous la vôtre? — Je l'aurai ce tantôt. — Aurez-vous des fleurs dans votre chambre? — J'en aurai quelques-unes, car j'aime les fleurs. — Pourrai-je les voir? — Oui; venez ce tantôt, et vous les verrez dans la salle. — En aurez-vous beaucoup? — Je n'en aurai que quelques-unes. — Quelles fleurs aurez-vous? — J'aurai des roses, du jasmin et des œillets. — Quelques amis pourront-ils venir avec moi. — Oui, quelques-uns pourront venir avec vous. — Pourrons-nous voir les statues qui sont dans le jardin? — Oui, vous les verrez par la fenêtre. — Vous souviendrez-vous de ma commission? — Oui, oui, je m'en souviendrai. — Je verrai bien si vous vous en souvenez.

---

29<sup>e</sup> Exercice.

Ce marchand perdra-t-il beaucoup d'argent? — Il n'en perdra pas beaucoup, seulement quelques francs. — En perdrez-vous plus qu'eux? — Nous ne perdrons rien. — On dit que Pierre perdra son emploi. — Et pourquoi le perdra-t-il? — Il le perdra parce qu'il est devenu très orgueilleux. — Si je vous parle, me répondrez-vous en français? — Oui, nous vous répondrons en français; mais nous n'aurons pas une conversation très longue. — Je vous

parlerai une demi-heure. — Et vous répondrons-nous? — Oui, vous me répondrez en français. — Combien me vendrez-vous le mètre de drap bleu? — Je vous en vendrai quatre mètres pour trois cent soixante francs. — Ainsi vous me le vendrez à quatre-vingt-dix francs le mètre. Je vous donnerai quatre-vingt-cinq francs du mètre. — Je perdrai cinq francs par mètre. — Comment vendrez-vous votre chocolat? — Je le vends à la livre. — Combien me le vendrez-vous la livre, si j'en achète cinq cents livres? — Je vous le vendrai trois francs la livre. — Très bien, je les achèterai ce tantôt. — Que ferez-vous ce matin? — Je ferai quelques emplettes. — Quelles emplettes ferez-vous. — Je ferai emplette de bijoux, de joujoux et de quelques autres bagatelles pour mes enfants. Et vous? — Moi aussi j'en ferai quelques-unes. — Pierre reconnaîtra-t-il son frère? — Il le reconnaîtra. Et vous? — Moi aussi. — Les domestiques le reconnaîtront-ils? — Eux aussi le reconnaîtront. Et vous? — Nous aussi nous le reconnaitrons. — Comment vous conduirez-vous avec lui? — Nous nous conduirons comme de bons frères. — Et lui, se conduira-t-il bien avec vous? — Lui aussi se conduira bien avec nous. — Et les domestiques, comment se conduiront-ils avec lui? — Eux aussi se conduiront bien avec lui. — Craignez-vous de vendre vos marchandises au négociant allemand? — Je ne craindrai pas de les lui vendre s'il a de l'argent. — Ne craignez rien, il est riche. — Comment les lui vendrai-je? — Vous les lui vendrez au mètre. — Vendrez-vous des marchandises à ces étrangers? — Je ne leur vends rien. Et vous? — Moi non plus. — Jean, que ferez-vous cette semaine? — Je teindrai tout le drap que vous m'avez vendu. — Le teindrez-vous tout en noir? — Non pas tout, seulement quelques pièces. — Lesquelles? — Celles de drap rouge. — Ce marchand a des étoffes nouvelles, lui en achèterez-vous quelques-unes? — Je ne lui en achèterai aucune parce qu'elles ne me plaisent pas. — Vous ne parlerez pas à Jean de ce que j'ai acheté. — Je ne lui en parlerai pas, ni à Pierre non plus. — Nous non plus, nous ne dirons pas un mot. — Ainsi il ne pourra pas savoir ce dont nous avons parlé. — Ni son frère non plus, ne pourra pas le savoir.

30<sup>e</sup> Exercice.

A qui parliez-vous? — Je parlais à un négociant espagnol. — De quoi lui parliez-vous? — Je lui parlais de ses marchandises. — Mes enfants étudiaient-ils dans ce moment-là? — Non, monsieur, ils n'étudiaient pas; ils se promenaient dans le jardin. — Donnaient-ils quelque chose au chien? — Ils lui donnaient du pain et de l'eau. — Que cherchait ce jeune homme dans la cuisine? — Il cherchait la cuisinière. — Désiriez-vous me parler? — Je désirais vous dire deux mots. — D'où sortiez-vous? — Moi, monsieur, je sortais de ma chambre. — Pourquoi ouvriez-vous la porte? — Je l'ouvrais pour sortir. — Qui venait de la rue alors? — Le maître de français. — Mes fils venaient-ils avec lui? — Non, monsieur, il venait seul. — Que vendaient ces marchands? — Ils vendaient du drap, des étoffes de coton et des gants. — Quand vous receviez de l'argent, ne le perdiez-vous pas? — J'en perdais quelquefois mais pas beaucoup. — Où est votre beau chien? — Je l'ai donné à mon voisin parce qu'il mordait mes enfants. — Les mordait-il souvent? — Presque tous les jours. — Où vos amis se réunissaient-ils? — Ils se réunissaient chez moi. — Parlaient-ils français avec vous? — Oui, nous nous astreignions à parler toujours français, et celui qui ne parlait pas payait trois francs. — Trois francs! et cela lui plaisait-il? — Cela ne lui plaisait pas beaucoup, mais il payait sans dire (un) mot. — Ces arbres-là produisent-ils quelque chose? — Ils produisaient de bons fruits, mais à présent ils ne produisent rien. — Quels fruits produisaient-ils? — Ils produisaient beaucoup de pommes et quelques poires. — Ne produiront-ils plus de fruits? — Si fait, ils en produiront encore quelques-uns. — Voici Antoine; appelons-le. Antoine, Antoine! — Messieurs, je ne vous reconnaissais pas. — D'où venez-vous? — Je viens de la campagne. — Quand y étiez-vous? — J'y étais lundi. — Aviez-vous beaucoup de plaisir? — Tous les plaisirs qu'on a à la campagne. — Alliez-vous à la chasse? — Nous allions à la chasse tous les matins de très bonne heure : nous sortions à quatre heures. —

Aviez-vous de bons chiens? — Nous en avions cinq, mais ils n'étaient pas très bons; ils couraient toujours après nous. — Pourquoi le domestique avait-il si chaud? — Parce que, comme il était pressé, il a beaucoup couru. — Couriez-vous après lui? — Non, monsieur; il courait après moi. — Irez-vous à l'église dimanche prochain? — Je ne serai pas ici dimanche, je ne pourrai pas aller à l'église. — Ce négociant n'était-il pas très riche? — Oui, quand il était à Madrid il a perdu beaucoup d'argent; mais il a encore de quoi. — Ces pauvres avaient-ils faim? — Oui, monsieur. — N'avaient-ils pas du pain? — Oui, mais ils n'en avaient pas assez. — Ne leur donne-t-on pas du pain à l'hôpital de la paroisse? — Oui, mais seulement les dimanches. — Où étiez-vous dimanche passé? — J'étais à la maison. — Où le domestique allait-il ce matin? — Il allait chercher le médecin, et, comme il était pressé, il courait.

31<sup>e</sup> Exercice.

Pierre, y a-t-il du vin dans cette bouteille? — Oui monsieur, il y en a. — Bien, donnez-la-moi. — Y a-t-il du pain ici? — Il n'y a pas de pain, mais il y a du fromage. — Je n'aime pas le fromage sans pain. — Allez chercher du pain. — Bonjour, Louis, comment vous portez-vous ce matin? — Merci, je me porte bien, à votre service. — Savez-vous s'il y aura beaucoup de monde au bal ce soir? — Je ne sais pas, mais mon frère dit qu'il y aura plus de dames que de messieurs. — Ne le croyez pas, car tous nos amis iront. — Alors j'irai aussi. — Savez-vous qu'il y a eu beaucoup de monde hier chez N. — Oui, comme toujours; des auteurs, des poètes, des académiciens, tous gens d'esprit. — Dites-moi, y a-t-il de bon drap dans la boutique du voisin? — Non, mais il y en a dans la boutique du marchand français. — Alors j'y vais. — Que fait cet enfant, joue-t-il au lieu d'étudier? — Il ne joue pas à présent; il étudie sa leçon, et ensuite il ira à la promenade. — Comptez-vous aller à la campagne? — Je compte y aller dans

deux ou trois jours. — Aimez-vous mieux étudier que d'aller vous promener? J'aime à étudier, mais j'aime mieux aller me promener. — Moi aussi, parce que mon père dit que la promenade est une récréation très salutaire. — Votre frère est-il encore à la campagne? — Il y est encore. — Qu'y fait-il? — Il se promène dans les champs, dans les bois et dans les prés. — Aimez-vous mieux lire que d'écrire? — J'aime mieux écrire que de lire. — Comptez-vous aller au théâtre ce soir? — Je ne compte pas y aller, parce qu'il y aura beaucoup de monde; j'aime mieux aller au concert. — Bien, allez-y; j'irai au théâtre. — M'appellez-vous, monsieur? — Oui, je vous appelle. Allez voir qui frappe à la porte. — Monsieur, c'est le marchand de drap. — Que veut-il? — Vous parler. Le voici. — Bonjour, monsieur, vous portez-vous bien? — Oui, très bien: mais qu'y a-t-il de nouveau? — Je viens voir si vous voulez payer le drap que vous avez acheté hier. — Oui, monsieur, avec beaucoup de plaisir. — Votre frère achète-t-il son drap du marchand français? — Non, il l'achète du tailleur. — Y a-t-il de bon drap dans la boutique du tailleur? — Oui; mais j'aime mieux le vôtre. — Merci. — Y a-t-il des hommes qui ne payent jamais ce qu'ils achètent? — Oui, il y en a; mais tous ceux qui achètent dans ma boutique me payent toujours. — Quand comptez-vous encore acheter du drap? — J'en achèterai encore lundi. — J'ai de bien bon drap bleu, en voulez-vous acheter quelques mètres? — Oui, mais je veux le voir avant de l'acheter.

### 32<sup>e</sup> Exercice.

Savez-vous ce que je vous dis? — Oui, je le sais déjà. — Savez-vous ce dont nous parlions? — Peu m'importe ce dont vous parliez. — Savez-vous ce qui plaît le plus à cette dame? — Ce qui lui plaît le plus, c'est d'avoir un beau bouquet. — Savez-vous ce que veut cet homme? — Je ne sais pas ce qu'il veut, mais j'sais qu'il s'occupe à écrire un livre. — Est-ce vous qui parlez? — Ce n'est pas moi. — Mais vous savez qui parle, n'est-ce pas vrai? —

Oui, c'est vrai; mais je ne sais pas ce dont on parlait. — Voulez-vous savoir à quoi s'occupe N.? — Non, parce que ce dont il s'occupe est un secret. — Qui a fait du bruit? — C'est nous qui avons fait du bruit. — Ce dont nous parlons vous importe-t-il? — Peu m'importe ce que vous dites. — Sont-ce ces enfants qui ont écrit ces verbes? — Oui, monsieur, ce sont eux. — Qu'aimez-vous le plus? — Ce que j'aime le plus, c'est de lire de bons livres. — Aimez-vous les roses et les œillets? — Toutes les fleurs me plaisent; mais celle que j'aime le plus, c'est le jasmin. — Eh bien, moi, celles que j'aime le plus, ce sont celles de votre bouquet. — Qu'est-ce qui vous plaît chez moi? — Ce qui me plaît toujours chez vous, c'est votre aimable accueil. — Et moi, ce qui me plaît, ce sont vos belles manières. — Sont-ce vos frères qui sont allés chercher le médecin? — Ce ne sont pas eux, c'est le domestique. — Quel est le monsieur qui était dans le salon? — C'est un officier. — Est-il capitaine? — Oui, c'est le capitaine du port. — Sont-ce ses sœurs qui sont dans le jardin? — Non, ce sont ses cousines. — Sont-elles aimables? — Ce sont deux demoiselles très aimables et de beaucoup de mérite. — Cette statue-là est-elle de marbre? — Oui, elle est de marbre. Elle est très ancienne: c'est une antique. — Avez-vous vu mes gants? — Comment sont-ils? — Ils sont bleus. — Ce sont les miens qui sont bleus. — Sont-ce les vôtres qui sont dans mon chapeau? — Oui, ce sont les miens. — Eh bien, les voici; prenez-les. — Merci. — Qui sont ces bonnes gens? — Ce sont des malades qui vont à l'hôpital. — Sont-ils pauvres? — Oui, ils le sont; ce sont les pauvres de notre paroisse. — Y avait-il beaucoup de monde au théâtre? — Pas beaucoup; mais il y en aura davantage demain. — Demain! demain, c'est dimanche. — Oui, c'est vrai. — Que faisiez-vous quand vous étiez à la campagne? Vous ne pouviez pas aller au théâtre? — Non, mais ce qui me plaisait le plus, c'était d'aller à la chasse. — Qui me parlait? — C'est moi qui vous parlais. — Ne sont-ce pas eux qui parleront au capitaine? — Oui, ce sont eux. — Quelque chose vous plaisait-il dans les bois? — Ce qui me plaisait le plus, c'étaient les oiseaux et les fleurs.

33<sup>e</sup> Exercice.

Ne parlâtes-vous pas à ma sœur ? — Oui, je lui parlai hier. — Vint-elle ici ? — Oui, elle vint jeudi. — Les capitaines parlèrent-ils à mon père ? — Ils ne lui parlèrent pas, car il n'était pas à la maison. — Qui vint à la maison dimanche passé ? — Deux étrangers vinrent ; mais votre père ne les reçut pas. — Pourquoi ne les recut-il pas ? — Parce qu'il était malade. — Est-il encore malade ? — Non ; le médecin le guérit. — Sortîtes-vous mercredi ? — Nous ne sortîmes pas parce que Jean vint nous voir, et il passa la journée avec nous. — Souffrites-vous longtemps ? — Nous souffrîmes plus de deux heures. — Pourquoi punit-on ces garçons ? — On les punit parce qu'ils se conduisirent mal avec le maître. — A quelle heure le médecin vint-il hier ? — Le médecin ne vint pas hier, il vint lundi. — Les ennemis se rendirent-ils ? — Oui, ils se rendirent ; mais, avant de se rendre, ils en vinrent aux mains avec nos troupes. — Ne se rendirent-ils pas à discrétion ? — Si fait. — Comment cela leur plut-il ? — Cela ne leur plut pas beaucoup ; mais nos troupes se conduisirent très bien avec eux. Le général leur fit un discours dans lequel il leur dit qu'il s'en tenait à leur parole. — Et que dirent-ils ? — Ils donnèrent la parole qu'on leur demandait, et ils se montrèrent très reconnaissants. — Parurent-ils satisfaits de la conduite du général ? — Personne ne se plaignit. — Les plaignîtes-vous ? — Oui, monsieur, nous les plaignîmes, et nous leur donnâmes quelques bagatelles. — Eûtes-vous beaucoup de plaisir au bal hier ? — Oui, j'en eus beaucoup ; presque tous mes amis y vinrent, et nous eûmes le plaisir de voir le comte de N. avec ses deux filles. — Vos élèves furent-ils aussi attentifs que les miens ? — Mes élèves sont toujours attentifs, mais ce jour-là les vôtres le furent plus que les miens. — Fîtes-vous quelques emplettes quand vous eûtes votre argent ? — Nous n'en fîmes aucune ; nous préférâmes payer le compte du tailleur. — Quel conte nous fit le capitaine l'autre jour ? Que lui arriva-t-il ? — Que sais-je ? Ce fut un conte fort

long ; mais quand j'arrivai, il avait déjà fini. — Jean, apportez-moi le compte du médecin. — Je ne l'ai pas : je le donnai hier au majordome. — Vous fîtes très mal. Allez le chercher. — Ses hommes en vinrent-ils aux mains ? — Oui, monsieur, ils en vinrent aux mains avec les domestiques du comte. — Comment cela arriva-t-il ? — Je ne sais pas. — Personne ne vous le dit-il ? — Non, monsieur, personne ne me le dit. — Quelqu'un vint-il ici hier ? — Oui, monsieur, le général. — Quel général ? — C'est le général S. — Donna-t-il son adresse ? — Non, monsieur.

34<sup>e</sup> Exercice.

Lisez-vous ? — Oui, je lis un livre de fables. — Quel livre lisez-vous ? J'étais à lire un livre de fables. — Qu'écriviez-vous ? — Nous écrivions une lettre au fils du général. — Finirez-vous bientôt ? — Nous sommes à la fin à présent même. — Que nous disiez-vous ? — Je vous disais que la conduite de mon neveu me déplait beaucoup. — Ne se conduit-il pas bien avec vous ? — Ce n'est pas cela ; mais il va médisant de tout le monde. — Vous souvenez-vous de ce qu'il dit lundi ? — Je ne me souviens pas de ce qu'il dit. — Ne vous en souvenez-vous pas ? — Non, monsieur, je ne m'en souviens déjà plus ; je perds la mémoire. — Que faisiez-vous ? — Je ne faisais rien, mais j'allais écrire. — Ce ministre n'a-t-il plus d'ambition ? — Il n'en a plus. — Alliez-vous me parler ? — Oui, j'allais vous dire deux mots. — Ne vous en souvenez-vous pas ? — Non, je ne m'en souviens plus. — Louis n'est pas venu. — S'il n'est pas venu, ce n'est pas ma faute. — Oui, c'est votre faute. — Comment est-ce ma faute ? — Parce que vous ne lui avez pas dit que je venais ici. — Oui, c'est vrai ; mais mon domestique vient d'aller le chercher. — Il est tard, et, s'il ne vient pas, je m'en prendrai à vous. — Bien, prenez-vous-en à moi, peu m'importe. — Avez-vous vu le médecin ? — Je viens de le voir à présent même. — Et que dit-il ? — Il dit que, s'il ne guérit pas le malade, ce ne



sera pas sa faute. — S'il ne le guérit pas, je m'en prendrai à lui. — Êtes-vous à écrire? — Oui, je suis à écrire une lettre. — La finirez-vous bientôt? — Je la finirai dans un moment. — Quand verrez-vous votre cousine? — Je viens de la voir; je sors de chez elle. — Pourquoi ne vient-elle plus nous voir? — Si elle ne vient plus, prenez-vous-en à vous. — M'en prendre à moi! non, monsieur; en quoi est-ce ma faute? — Je vous le dirai demain. — Que vous êtes bon! Dites-le-moi à présent. — Je ne peux pas. — Quelle belle statue! Est-elle de marbre? — Oui, monsieur, de marbre blanc. — Que ces bijoux sont beaux! Je les ai achetés pour ma sœur. — Messieurs, vous faut-il quelque chose? — Il nous faut du drap bleu. — Vous en faut-il beaucoup? Il nous en faut deux cents mètres. — J'ai tout ce qu'il vous faut. — Il nous faut aussi de la soie et du coton. — Antoine a-t-il ce qu'il lui faut? — Il a plus qu'il ne lui faut. — Que faut-il à ce poète? — Il lui faut ce qu'il n'a pas : de la modestie et du talent (et de l'esprit). — Faut-il une grammaire espagnole à cet enfant? — Je ne me souviens plus de ce qu'il lui faut; mais je crois qu'il lui en faut une. — A qui faut-il de l'argent? — Aux pauvres de notre paroisse.

### 35<sup>e</sup> Exercice.

Seriez-vous satisfait de recevoir de l'argent? — Je serais fort satisfait, car je n'en ai plus. — Mesdames, ces fleurs vous plairaient-elles? — Elles nous plairaient beaucoup. — Ce marchand vendrait-il du drap au pauvre poète? — Il ne lui vendrait rien : il n'aurait pas d'argent pour le payer. — Ce tailleur viendrait-il chercher le drap? — Non, il ne viendrait pas le chercher. — Que ferait-il? — Je ne sais pas. — Viendrait-il chercher de l'argent? — Venir chercher de l'argent ici? — Je ne suis pas comme le poète dont vous venez de parler : j'ai de l'argent. — Le donneriez-vous tout à votre tailleur? — Non; mais je lui payerais son compte. — Parleriez-vous au médecin de la maladie du général? — Non, je

ne lui en parlerais pas. — Pourquoi ne lui en parleriez-vous pas? — Parce que cela ne plairait pas au général. — Iriez-vous au théâtre avec les fils du capitaine? — Comment pourrions-nous aller avec eux, nous ne les connaissons pas? — Ces peintres peindraient-ils un tableau aussi bon que celui qui est dans notre église? — Non, monsieur, ils ne le peindraient pas. — Il faut qu'ils le peignent. — Qu'ils le peignent? Ils ne pourront pas le peindre. — S'ils ne peuvent pas le peindre, il faudra que nous le peignons. — Jean, il faut que vous partiez demain. — Faudra-t-il que je parte de bonne heure? — Oui, de très bonne heure. Il faudra que vous sortiez de la ville à cinq heures. — Faudra-t-il que vous veniez avec moi? — Non, je n'irai pas avec vous, parce qu'il faut que j'écrive beaucoup de lettres. — Faudra-t-il que vous les finissiez demain matin? — Oui; pour cela il faut que vous partiez sans moi. — Quand faudra-t-il que les domestiques viennent? — Il faudra qu'ils viennent lundi. Ce marchand veut son argent, est-il juste qu'il l'ait? — Oui, c'est juste; mais il est impossible qu'il l'ait aujourd'hui. — Ne sera-t-il pas bon qu'il fasse le compte? — Il ne faut pas qu'il le fasse, parce que je l'ai. — Voulez-vous que nous allions chez le juge? — Il ne faut pas que vous y alliez avec moi, j'irai seul. — Est-il bon que le domestique soit ici à présent? — Non, je ne veux pas qu'il soit ici. — Voulez-vous que nous sortions ce matin? — Où voulez-vous que nous allions? — Je désire que nous allions par le bord de la rivière. — Le juge n'est-il pas encore ici? — Non, monsieur; je ne l'ai pas encore envoyé chercher. — Il faut que vous l'envoyiez chercher, parce qu'il est bon que je lui parle avant de sortir. — Alors il sera bon que je reste ici? — Il est possible qu'il ne vienne pas ce matin : s'il n'est pas ici dans une demi-heure, nous sortirons ensemble. — Je désire beaucoup qu'il vienne bientôt et qu'il ne reste pas longtemps ici, car la matinée est si belle qu'on ne peut pas rester à la maison.

36<sup>e</sup> Exercice.

Que désirez-vous que je fasse? — Je veux que vous fassiez votre exercice. — Je le ferai, pourvu que je puisse écrire. — Si vous le faites, je vous en saurai bon gré. — Très bien, je le ferai, pourvu que vous m'en sachiez bon gré. — Pour le faire, il faut que vous sachiez la leçon. — Alors il vaudra mieux que je l'apprenne, car je ne la sais pas encore. — Oui, il sera bon que vous l'appreniez. — Il est possible qu'il me faille deux heures pour l'apprendre. — Pourvu que vous puissiez la savoir, peu importe le temps. — Vous faut-il encore du drap? — Il est possible qu'il m'en faille encore trois mètres. — Faut-il que vous les achetiez à présent? — Oui, pourvu que vous vouliez me les vendre. — Que je veuille vous les vendre! Oui, monsieur : un marchand veut toujours vendre ses marchandises. Mais il faut que vous sachiez le prix. — Oui, combien vaut le mètre? — Quatre-vingts francs. — Est-il possible que ce drap vaille tant? — Il sera bon que vous le voyiez. — Non, pourvu qu'il soit très bon, je l'achèterai. — Voulez-vous que je vous le donne à présent? — Non, il vaudra mieux que mon domestique vienne le chercher ce tantôt. — Avez-vous déjà vu le juge? — Je n'ai pas pu le voir; il est à la campagne; mais il est possible que je le voie demain. — Si vous lui parlez de moi, je vous en saurai bon gré. — Que voulez-vous que je lui dise? — Je désire que vous lui parliez du livre que je viens d'écrire. — Ne vaudra-t-il pas mieux que vous alliez le voir? — J'irai le voir, pourvu que vous veniez avec moi. — Pourquoi n'êtes-vous pas allé vous promener ce matin? — Je ne pouvais pas sortir, il fallait que j'écrivisse deux verbes et que j'étudiasse ma leçon. — Ne vaudra-t-il pas mieux que vous parlassiez? — Pour cela, il faudrait que j'eusse quelqu'un avec qui parler. — Que voulait votre frère? — Il voulait que nous sortissions ensemble. — Et sortîtes-vous? — Non, monsieur. Je lui dis qu'il vaudrait mieux que nous restassions à la maison pour finir nos exercices. — Et resta-t-il avec vous? — Oui; parce qu'il fallait

qu'il fit les siens. — Quels exercices fallait-il que vous finissiez? — Les exercices français. — Cet auteur ne désirait-il pas que vous lussiez le livre qu'il vient d'écrire? — Si fait, il voulait que je le lusse; mais je lui dis qu'il vaudrait mieux qu'il vous le donnât. — J'aurais voulu que vous l'eussiez lu. — Faut-il que vous ayez fini avant de sortir? — Il serait bon que j'eusse fini à une heure; mais il n'est pas possible que j'aie écrit tant de lettres avant trois heures, ainsi il vaut mieux que vous sortiez seul. — Il aurait mieux valu que nous sortissions ensemble. — Que dit le juge? — Qu'il faut que nous soyons sortis de la ville avant cinq heures. — Est-il possible que nos troupes en soient venues aux mains avec l'ennemi? — Pourvu que le général soit arrivé à temps, elles en seront déjà venues aux mains. — Il serait bon que nous eussions été là.

37<sup>e</sup> Exercice.

Comment cet enfant se blessa-t-il? — En coupant du bois. — Le tailleur se blessa-t-il en coupant du drap? — Il ne se blessa pas en coupant du drap, mais en mangeant une pomme. — La mangeait-il en parlant? — Il la mangeait en jouant avec ses enfants. — Chantez-vous en dormant? — Je ne chante pas en dormant, mais je marche toujours en parlant. — Comment ces soldats voyageaient-ils? — Toujours en chantant et en parlant de la guerre. — Apprîtes-vous beaucoup de nouvelles choses en voyageant avec eux? — J'appris qu'il y a des hommes qui savent mourir en chantant. — Votre exercice n'est pas bien écrit, comment l'écrivîtes-vous? — Je l'écrivis en rangeant mes livres. — Le domestique est-il blessé? — Oui, il se fit une blessure en coupant du bois. — Que faisait-il dans la salle? — Il rangeait les chaises. — Dormez-vous en étudiant? — En étudiant! non; mais j'ai toujours envie de dormir quand j'écris les exercices. — Que fîtes-vous en entendant la voix de ce poète? — Nous nous en fîmes en courant, et, en sortant de la maison, nous allâmes nous promener. — Entendîtes-

vous ses paroles ? — Non, nous ne restâmes pas dans la chambre, parce que nous savions qu'il allait dire des sottises. — C'est un homme de mérite. — Je ne sais pas s'il a beaucoup de mérite, mais ses idées ne me plaisent pas. — Elles ne me plaisent pas non plus. — Vous en allez-vous ? — Oui, nous nous en allons ; mais nous reviendrons bientôt. — Quand reviendrez-vous ? — En sortant de chez N. — Que ferai-je en attendant ? — En attendant que nous revenions, écrivez vos exercices, mais ne les écrivez pas en dormant. — Avez-vous vu la montagne qui domine (dominant) la plaine où sont les troupes ? — Oui, je l'ai vue. — La plaine est pleine d'eaux stagnantes. — Savez-vous pourquoi les troupes restent-là ? — Oui ; craignant que la paix ne durât pas, le général est sur ses gardes, et il ne veut pas les licencier. — Prévoyant que je ne serais pas à la maison, que faites-vous ? — Sachant que vous n'étiez pas ici, je ne vins pas. — Cet homme est bien fatigué avec ses contes qui ne sont pas très amusants. — La musique est-elle florissante dans ce pays-ci ? — Oui, tous les beaux-arts sont florissants ici. — Ces pauvres furent-ils reconnaissants ? — Oui, monsieur, mais ils reçurent votre présent avec des mains tremblantes. — Reçûtes-vous une réponse satisfaisante ? — Elle fut très satisfaisante et très consolante. — Si vous voulez, je vous la lirai. — Je vous en serai très reconnaissant. — Les livres qu'il écrit ne sont-ils pas bien fatigants ? — Oui, ils le sont ; mais il a quelquefois des idées très frappantes. — C'est vrai ; mais pas très amusantes. — Il devient très complaisant, car il va lisant ses œuvres à tous ceux qui veulent l'écouter. — Ceux qui l'écoutent sont plus complaisants que lui, car je suis tout tremblant (seulement), en entendant sa voix.

### 38<sup>e</sup> Exercice.

N'avez-vous pas de nouveaux livres ? — J'ai des livres, mais ils ne sont pas nouveaux. — Ce peintre n'a-t-il pas du talent ? — Il a

beaucoup de talent et de modestie. — Ce négociant n'a-t-il pas de l'honnêteté ? — Il a beaucoup d'honnêteté ; c'est un honnête homme. — N'a-t-elle pas eu de la beauté ? — Elle en a beaucoup eu quand elle était jeune. — Ces dames n'ont-elles pas eu des diamants. — Elles ont eu des diamants, des rubis et beaucoup de perles. — N'aviez-vous pas des frères et des sœurs ? — J'avais deux frères et une sœur. — Le maître n'eut-il pas des écoliers inattentifs ? — Je ne sais pas si ceux qu'il avait étaient inattentifs, mais je crois que ceux qu'il a à présent sont très attentifs. — N'eu-je pas tort de lui répondre ainsi ? — Oui, vous avez eu tort, parce qu'il avait raison. — Ces demoiselles n'auront-elles pas des robes plus à la mode ? — Elles n'en auront pas d'autres, parce que celles qu'elles ont sont à la mode. — Cet auteur n'aura-t-il pas des connaissances très utiles ? — Ses connaissances disent qu'il en aura. — Pourquoi n'aurons-nous pas eu du pain et du vin ? — Vous n'aurez eu ni pain ni vin, parce que vous aurez eu autre chose. — Pourquoi n'auriez-vous pas de la patience comme votre frère ? — Parce que je suis plus vif que lui. — Avez-vous froid ? — Non ; il fait chaud ici. — Avez-vous faim ? — Oui, j'ai soif et faim. — Aviez-vous peur du chien ? — Je crois que oui. — Êtes-vous peureux ? — Je ne suis pas peureux, mais cet énorme chien est très méchant. — Quel temps fait-il aujourd'hui ? — Il fait très beau. — Ne fait-il pas bien froid ? — Il fait froid, mais pas autant qu'hier. — Viendrez-vous à bout de votre tâche ? — J'en serais déjà venu à bout, mais mon papier est plein de taches d'encre, et j'avais beau faire, je ne pus en venir à bout. — N'aviez-vous pas bien faim le jour que nous fûmes à la chasse ? — J'avais une faim de loup et une soif insatiable. — Oui, et nous eûmes beau faire, nous ne bûmes ni ne mangeâmes ce jour-là. — Combien y a-t-il que vous avez reçu la lettre de votre père ? — Il y a deux mois. — Et votre argent, combien y a-t-il que vous l'avez reçu ? — Depuis que je ne vous ai vu, je n'ai pas reçu un seul franc. — Depuis quand avez-vous parlé au tailleur ? — Depuis deux mois ; depuis que je suis revenu de la campagne. — Y a-t-il longtemps que Pierre est à Madrid ? — Je ne sais pas, mais je crois que oui. —